

THE JOKERS FILMS
présente



FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE
2020

TEDDY

Un film de **Ludovic et Zoran Boukherma**

Avec

Anthony Bajon, Noémie Lvovsky, Christine Gautier

Distribution :

The Jokers Films
16 rue Notre-Dame-De-Lorette
75009 Paris
01 45 26 63 45

PRESSE FRANÇAISE

Marie Queysanne
6, rue Jean-Pierre Timbaud
75011 Paris
Tél : 01 42 77 03 63
marie@marie-q.fr
presse@marie-q.fr

RELATIONS PRESSE DIGITALE

MENSCH AGENCY
ZVI DAVID FAJOL
Tel : 06 12 18 89 27
zvidavid.fajol@mensch-agency.com

SYNOPSIS :

Dans les Pyrénées, un loup attise la colère des villageois.

Teddy, 19 ans, sans diplôme, vit avec son oncle adoptif et travaille dans un salon de massage. Sa petite amie Rebecca passe bientôt son bac, promise à un avenir radieux. Pour eux, c'est un été ordinaire qui s'annonce.

Mais un soir de pleine lune, Teddy est griffé par une bête inconnue. Les semaines qui suivent, il est pris de curieuses pulsions animales...

ENTRETIEN AVEC LES RÉALISATEURS LUDOVIC ET ZORAN BOUKHERMA

A quel moment le choix de faire des films ensemble s'est-il imposé ?

Zoran B. : Assez naturellement. Au lycée, en 1^{ère} L, option théâtre, j'ai commencé à écrire un film. Je voulais faire un « long métrage », même si je ne savais pas exactement ce que ça représentait. J'en ai fait deux versions tout seul, et puis je l'ai repris avec Ludovic. Et c'est devenu beaucoup mieux. A partir de là, on s'est dit qu'il fallait qu'on travaille ensemble.

Ludovic B. : De mon côté, je réalisais et je faisais du montage. J'avais un petit caméscope et je faisais des mini-films d'horreur avec mes amis au collège. Et au lycée, on a eu une phase où on faisait des remakes de la série *Friends*. On avait une espèce de fascination pour ça. Ensuite, on montait dans Windows Movie Maker.

Zoran B. : C'est drôle d'ailleurs parce que pendant l'enfance, jusque dans l'adolescence, on n'était pas forcément ultra proches. Pas du tout une relation fusionnelle. Au contraire, on avait chacun nos amis, on mettait un point d'honneur à vouloir être différenciés, on ne s'habillait pas de la même manière, on n'était pas dans la même classe... On n'aimait pas vraiment l'idée d'être des jumeaux.

Ludovic B. : Résultat, on fait le même métier et on bosse ensemble !

« POUR WILLY 1ER, ON S'EST DIT « ON VA ÉCRIRE UN LONG MÉTRAGE EN UNE SEMAINE », SANS IMAGINER QUE CE SERAIT RÉALISÉ UN JOUR ! »

Justement, parlez-nous un peu de ce premier film ?

Zoran B. : C'est un film que nous avons fait à quatre. Après une année en fac d'anglais, j'ai fait l'École de la Cité, créée par Luc Besson, dans la première promotion, où j'ai rencontré Hugo Thomas et Marielle Gauthier qui sont co-réalisateurs avec nous de *Willy 1^{er}*. On s'est dit : « on va écrire un long-métrage en une semaine », sans imaginer que ce serait vraiment réalisé un jour. Puis, quand on a trouvé un producteur, Pierre-Louis Gardon, on a décidé que ce qu'on avait commencé à quatre on allait le terminer tous ensemble. Mais en fait, quand on travaille tous les deux on n'a pas l'impression de travailler avec quelqu'un d'autre. Dès qu'on a une idée, on sait qu'elle sera validée parce que l'autre aura eu, lui aussi, la même idée. C'est assez simple.

Vous êtes toujours d'accord ?

Ludovic B. : Presque toujours. Et les rares fois où nous ne sommes pas d'accord, c'est plutôt constructif parce que ça nous permet de faire évoluer les idées. C'est un avantage considérable parce que c'est presque comme avoir un dialogue avec soi-même. Parfois, on

n'est même pas obligés de finir une phrase, on sait ce que l'autre va répondre. Inutile par exemple d'exposer longuement des idées, on sait tout de suite où l'autre veut en venir.

Zoran B. : Ce qui est pratique, dans l'écriture, c'est aussi d'avoir les mêmes références. Quand je pense à un décor, je sais que lui, il a exactement le même décor en tête. Parfois, ça va jusqu'à l'absurde. On voit la même porte au même endroit. C'est vraiment ça : c'est comme écrire avec soi-même mais un soi-même qui aurait, en plus, des idées extérieures.

Concrètement, quelle est votre méthode de travail ?

Zoran B. : Nous avons besoin d'inclure le travail dans une routine, un rituel, ce qui nous rassure. On se retrouve tous les matins à 7h30, au café, et on écrit jusqu'à midi. C'est un rite. Par ailleurs, on marche beaucoup, énormément même. Sur le tournage ou en préparation, on fait des dizaines de kilomètres pour discuter. On fabrique les storyboards à deux, l'un à côté de l'autre, comme quand on écrit. Comme nous sommes de grands angoissés, on a besoin d'être très carrés, sûrs de maîtriser tout ce qui va se passer.

Ludovic B. : C'est une manière de se rassurer face à l'inconnu je crois. Et donc, on a besoin que tout soit très préparé à l'avance.

« ON S'ENNUYAIT PAS MAL AU MILIEU DES CHAMPS DE MAÏS, DANS LA CAMPAGNE OÙ NOUS AVONS GRANDI... LE CINÉMA ÉTAIT UN MOYEN D'ÉVASION IMMÉDIAT. »

Vous évoquez les univers référentiels que vous partagez. Vous avez vu les mêmes films, lu les mêmes livres...

Ludovic B. : Je crois que beaucoup de goûts communs ont été façonnés dans l'enfance et, pour le coup, quand on était gamins, on regardait exactement les mêmes choses. Par exemple, on était fan des *Contes de la crypte*, des adaptations des bouquins de Stephen King... Ça nous vient de notre mère, une immense fan de Stephen King. A l'époque où nous étions trop jeunes pour regarder des films d'horreur, notre mère nous les racontait, en édulcorant un peu quand même. Et puis quand on a été assez grands, c'est-à-dire à partir de dix ans à peu près, nous avons eu le droit de regarder des films qu'on connaissait déjà un peu parce qu'elle nous les avait déjà racontés.

« ON A ENVIE DE FILMER ET MONTRER LES GENS, AU MILIEU DESQUELS ON A GRANDI, ET QUE L'ON NE MONTRE PAS BEAUCOUP. »

Le Lot-et-Garonne où vous avez grandi, est l'origine de cette France rurale qui joue un rôle important dans vos films et pour laquelle vous semblez avoir une certaine tendresse ?

Zoran B. : Enfants, on a détesté vivre là-bas. Et puis, sans avoir vraiment mis le doigt dessus, je crois qu'on éprouvait une forme de honte de classe, venant d'un milieu plutôt populaire. Très vite, il nous fallait donc venir à Paris pour être le plus loin possible de tout ça. Et maintenant que nous sommes adultes, nous le voyons différemment, avec une sorte de tendresse pour cet endroit-là. On a envie de filmer et de montrer les gens, au milieu desquels on a grandi, et que l'on ne montre pas beaucoup au cinéma. On fait pas mal de casting sauvage parmi des gens qui ne sont pas comédiens, qui vivent là-bas, pour les montrer tels qu'ils sont, ou comme nous les percevions quand on était gosses.

Ludovic B. : On voulait fuir tout ça en allant à Paris et, maintenant, on se rend compte que tous les films qu'on écrit se passent en province. Le premier se passait en Normandie mais, pour le reste, tout se passe toujours dans le Sud-Ouest avec des personnages du coin. C'est assez marrant de revenir vers ce qu'on a toujours voulu fuir et de constater que notre imaginaire est profondément habité par ça. C'est banal à dire, mais on n'échappe pas à ses racines et on y revient toujours.

Vous n'avez pas tourné Teddy dans le Lot-et-Garonne finalement...

Ludovic B. : Dans le film, il y a une histoire d'attaque de moutons par des loups. De manière purement pragmatique, il fallait que la montagne soit à l'écran. Cela dit, on n'a pas cherché à identifier une région particulière. Par ailleurs, ça n'a pas grand-chose à voir, mais je lisais *les Raisins de la colère* à ce moment-là et il m'a semblé que cette région d'Occitanie devait ressembler un peu à la Californie de Steinbeck, avec des montagnes, des vignes.

A propos des loups, en France, le sujet donne lieu à des oppositions très dures. C'est un élément qui comptait pour vous ?

Zoran B. : On voulait inscrire le film dans un contexte très réaliste. En France, on sait que la question du loup fait débat dans les montagnes entre les éleveurs et ceux qui veulent protéger l'environnement. Pour certains, c'est la bête à abattre, pour les autres, c'est l'animal à réintroduire. Cela correspond aussi à un parallèle entre Teddy et le loup. Le loup est détesté par les villageois, Teddy est détesté par les villageois, et Teddy devient un loup qui s'en prend aux villageois. On voulait que le film reste un conte pour enfants, avec la figure du loup, mais qui s'inscrive aussi dans le réel.

Cette tendresse pour vos racines, elle se ressent notamment dans la manière dont vous construisez les personnages et dont vous choisissez les acteurs. Dans Teddy, on pense au personnage de Pépin par exemple...

Ludovic B. : Pour Pépin, nous avons écrit un personnage d'homme d'un certain âge pour lequel nous avons retenu un acteur non-professionnel. Pendant le reste du casting, nous avons rencontré Ludovic Torrent, lui aussi non-professionnel et qu'on avait retenu pour un rôle secondaire. Quand on l'a rencontré, au milieu de dizaines d'autres gens, il s'est juste présenté, « Torrent Ludovic », en inversant son nom et son prénom, avec cette élocution très

singulière, et il nous a marqué. Il dégagait quelque chose de particulier. A une semaine du tournage, on a décidé de le prendre pour le personnage de Pépin. Et il a fallu retravailler le rôle pour en faire un personnage plus jeune, une sorte d'oncle adoptif de Teddy.

Zoran B. : Nous sommes très sensibles à ces personnages qui ont la faculté de nous faire rire et de nous émouvoir. Avec Ludovic Torrent, comme avec Daniel Vannet qui faisait *Willy 1^{er}* c'était exactement ça. On n'écrit pas spécialement pour eux mais, quand on les rencontre, on en tombe un peu amoureux.

Pour les comédiens professionnels, le choix d'Anthony Bajon pour le rôle principal était une évidence ?

Zoran B. : Un an avant de rencontrer Anthony, nous n'avions pas d'acteur précis en tête. On savait qu'il fallait un acteur professionnel parce que c'était un rôle plutôt compliqué. Quand on a vu *la Prière* il est devenu évident que ce serait lui.

Ludovic B. : Anthony est un acteur qui n'a pas l'air d'être un acteur, et c'était crucial pour nous. Il dégage dans le film une vérité sur le personnage assez évidente.

Zoran B. : C'est un acteur un peu brut. Depuis *la Prière* il a joué dans pas mal de choses mais il est encore au début de sa carrière. Et puis nous venons d'un milieu similaire. On se comprend.

« NOÉMIE LVOVSKI A EN ELLE UN TRUC TRÈS DRÔLE, TRÈS FANTASQUE, ET ON VOULAIT LE METTRE EN AVANT »

On retrouve une nouvelle fois Noémie Lvovski à vos côtés, comme dans Willy 1^{er}. Elle occupe une place spéciale dans votre cinéma ?

Ludovic B. : On avait travaillé avec elle pour notre premier film et ça s'était très bien passé. C'est une comédienne formidable et, même si c'est un second rôle dans *Teddy*, on a tout de suite pensé à elle. Ce qui nous intéressait aussi, c'était de la solliciter dans un registre complètement différent que dans *Willy 1^{er}*. Elle y interprétait une assistance sociale, dans un rôle beaucoup plus dramatique et naturaliste. Pour *Teddy*, on savait qu'elle avait en elle un truc très drôle, très fantasque, qui nous fait beaucoup rire sur les tournages, et qu'on voulait mettre en avant.

Zoran B. : On a toujours une place pour Noémie, une petite ou une grande. Et puis le fait qu'elle soit réalisatrice, ça nous apprend beaucoup. On lui expose nos doutes et elle nous aide, nous rassure.

Christine Gauthier, qui incarne Rebecca, la petite amie de Teddy, joue ici dans son premier grand rôle ?

Zoran B. : Oui. On se connaît très bien, elle est la sœur de Marielle Gauthier, la réalisatrice de notre premier film. Et on a déjà tourné avec elle deux courts-métrages dont *la Naissance du monstre*, qui est le projet à l'origine de *Teddy*. Le rôle a vraiment été écrit pour elle.

Ludovic B. : C'est là que nous avons pensé pour la première fois au thème du loup-garou. Elle jouait une jeune fille qui s'ennuie pendant les vacances d'été et qui se prend pour un loup-garou. C'est à l'issue de ce petit film, tourné en vacances avec nos téléphones portables, qu'on s'est dit qu'il fallait écrire un long métrage sur le thème.

Teddy parle de l'exclusion, de la marginalité... Mais il parle aussi d'une forme de dualité : le jeune homme et la créature. Le fait d'être jumeaux, doubles donc, a compté dans l'écriture ?

Zoran B. : Oui, on est double mais je ne sais pas qui de nous deux veut le rôle de loup-garou. En fait, on n'a pas du tout raisonné la présence du monstre dans Teddy comme une dualité. Ce qui nous intéressait davantage, c'était comment une accumulation de frustrations pouvait entraîner une forme de colère qui peut, dans certains cas, déboucher sur une forme de monstruosité. Et le loup-garou se prête bien à cette thématique-là. En grandissant à la marge, en étant exclu, la colère peut naître et prendre plein de formes. La radicalisation en est une, par exemple. Le loup-garou en est une autre.

Ludovic B. : Mais c'est vrai que le loup-garou est une forme de jumeaux diaboliques qui ne se croiseraient jamais. Le Teddy qui encaisse les coups dans la journée, c'est un autre Teddy que son double, qui apparaît la nuit et rend les coups, pour se venger. Il y a en effet là une notion de double maléfique.

Vous faites le choix, à plusieurs reprises, de ne pas montrer la violence, le sang, le monstre... Pourquoi ?

Zoran B. : L'attente est le moment le plus délicieux : on se demande ce qui va se passer, on imagine plein de choses. Et quand on le montre, ça peut être déceptif. Laisser le spectateur imaginer ce qui est en train de se passer nous semble plus intéressant.

Ludovic B. : C'est un peu comme les films de science-fiction. Quand les martiens débarquent, on anticipe ce qu'on va voir, on a peur, et c'est ce qui est excitant. Cette excitation disparaît quand on le découvre à l'écran. Pour le loup-garou, c'est pareil, il faut donc retarder au maximum le moment où on le voit.

Zoran B. : Mais ça a été un long cheminement. Au départ, on voulait mettre une scène de transformation et même une scène où on voyait franchement le loup-garou. Mais, peu à peu, on s'est convaincus qu'il fallait le cacher car ça allait être déceptif. L'autre raison, c'est la dimension technique, terriblement compliquée pour que ça reste crédible. Finalement, on a préféré laisser la place à l'imaginaire et au doute : est-il un loup-garou ou croit-il qu'il en est un ?

« ON A UNE CULTURE PLURIELLE. ON PEUT REGARDER UN FILM DE TRUFFAUT ET JOUER A GTA, IL N'EST PAS QUESTION D'ETABLIR DES HIERARCHIES. »

Cette cinéphilie très populaire, en particulier, celle de la télévision, correspond à ce que vous voulez transmettre ? Vous voulez en faire une force créatrice ?

Ludovic B. : C'est un truc de génération. La nôtre a grandi avec les films hollywoodiens, avec les séries télé, avec le jeu vidéo. Il y a évidemment les films qu'on découvre en faisant sa propre éducation, mais il y a aussi ce à quoi on a accès en allumant la télévision, autrement dit les séries américaines, doublées en français, et plutôt les gros films. Et c'est encore plus vrai aujourd'hui où, je crois, les jeunes regardent Netflix avant de regarder la Nouvelle vague.

Zoran B. : On a une culture plurielle. On peut regarder un film de Truffaut et jouer à *GTA* et il n'est pas question d'établir des hiérarchies. Tout est intéressant et on peut se nourrir de ces choses, sans avoir honte ni de l'une ni de l'autre. Quand j'étais gamin, je crois que je n'ai jamais ouvert un bouquin. Je jouais à la PlayStation et j'adorais ça. Les jeux d'horreur en particulier, *Resident Evil*, *Silent Hill*, etc. Et puis à l'adolescence, c'est devenu un complexe. J'étais très mauvais élève au collège, contrairement au lycée où j'étais plutôt bon. Du coup, j'ai fait un rejet de tout ça. Je me disais : c'est de la merde. Il faut lire, se cultiver. Et puis, après avoir fait *Willy 1^{er}*, je me suis souvenu que j'adorais ça. Ça faisait dix ans que je n'avais pas joué et je m'y suis remis.

Cette culture, plurielle, vous semble représentative de votre génération ?

Ludovic B. : Je ne sais pas si c'est un truc très Français de séparer ce qui est populaire et ce qui est socialement acceptable d'aimer mais j'ai le sentiment que notre génération peut réconcilier ces deux aspects-là. On se rend compte qu'on est poreux, qu'on peut distinguer des aspects artistiques dans le jeu vidéo ou dans des grosses productions américaines.

Zoran B. : Oui, on réunit un peu tout. On est aussi fan de Steven Spielberg que de Bruno Dumont.

Ludovic B. : Il y a du bon dans les deux. Ils peuvent coexister. On essaie de faire un cinéma pas trop bête, ouvert et populaire. Ça correspond à ce qui nous a été transmis par nos parents, et notamment notre mère. Il faut qu'elle puisse aller voir le film et l'aimer.

Avec Willy 1^{er}, vous êtes déjà allé à Cannes – à l'ACID – mais comment avez-vous vécu votre première invitation à la sélection officielle alors que le Festival n'a pas eu lieu ?

Zoran B. : D'un autre côté, on s'est souvent dit qu'on aimerait beaucoup être, un jour, en sélection officielle. C'est un rêve de gamins. Mais on ne pensait pas que ce serait là, surtout avec *Teddy*. Un truc de loup-garou. Et finalement, on a été pris.

Ludovic B. : La sélection a un peu égayé notre année : entre le Covid et l'annulation de Cannes, c'était un peu austère... On a appris lors du déconfinement que nous étions sélectionnés, et ça a été un sentiment formidable.

LUDOVIC ET ZORAN BOUKHERMA

FILMOGRAPHIE :

Longs-métrages

2020 - **TEDDY**

SÉLECTION OFFICIELLE CANNES 2020

Prix du Scénario Junior (SOPADIN)

2017 – **WILLY 1^{ER}** (co-réalisé avec Marielle Gautier & Hugo P. Thomas)

ACID CANNES 2016

Prix D'Ornano-Valenti au Festival du Cinéma Américain de Deauville

Grand Prix du Jury au Festival du Film Culte de Trouville

Amphore d'Or et Amphore du Peuple au Fifirot 2016

Mention Spéciale du Jury au MyFrenchFilmFestival 2017

Courts-métrages

2017 – **LE MAL BLEU**

Compétition Nationale au Festival du Court-Métrage de Clermont-Ferrand 2019.

2017 – **LA NAISSANCE DU MONSTRE**

Compétition Nationale au Festival du Court-Métrage de Clermont-Ferrand 2018

2014 – **PERRAULT, LA FONTAINE, MON CUL !**

Prix Adami du meilleur comédien au Festival du Court-métrage de Clermont-Ferrand 2015

Prix étudiant de la jeunesse au Festival du Court-métrage de Clermont-Ferrand 2015.

2014 – **ICH BIN EINE TATA**

Prix Adami du meilleur comédien au Festival du Court-métrage de Clermont-Ferrand 2015

ANTHONY BAJON

FILMOGRAPHIE

2020 - **POUR LE MEILLEUR ET POUR LE PIRE** - Stéphane Brizé

2019 - **TROISIÈME GUERRE** - Giovanni Aloi

LES MÉCHANTS – Mouloud Achour

TEDDY - Ludovic et Zoran Boukherma

TU MÉRITES UN AMOUR - Hafsia Herzi

Sélection Semaine de la Critique au Festival de Cannes 2019

MERVELLES À MONTFERMEIL - Jeanne Balibar

AU NOM DE LA TERRE - Edouard Bergeon

Nomination Aux César 2020, Meilleur Espoir Masculin

2018 - **LA PRIÈRE** - Cédric Kahn

Ours d'Argent du Meilleur Acteur au Festival du Film de Berlin 2018

Nomination Aux César 2019, Meilleur Espoir Masculin

2017 - **NOS ANNÉES FOLLES** - André Téchiné

L'EMBARRAS DU CHOIX - Eric Lavaine

MARYLINE - Guillaume Gallienne

RODIN - Jacques Doillon

2016 - **LES ENFANTS DE LA CHANCE** - Malik Chibane

MÉDECIN DE CAMPAGNE - Thomas Lilti

LES OGRES - Léa Fehner

LISTE ARTISTIQUE

TEDDY Anthony BAJON
PÉPIN Ludovic TORRENT
REBECCA Christine GAUTIER
GHISLAINE Noémie LVOVSKY
BENJAMIN PUIGSEGUR Guillaume MATTERA
MONSIEUR PUIGSEGUR Jean-Paul FABRE

LISTE TECHNIQUE

Scénario et Réalisation Ludovic Boukherma
Zoran Boukherma

Producteur Pierre-Louis Garnon
Producteur Frédéric Jouve
Productrice associée Marie Lecoq

Direction de production Nicolas Trabaud
Damien Grégoire

Image Augustin Barbaroux

Son Rémi Chanaud

Musique Amaury Chabauty

Chanson « *Le jour où il fera soir* » FISHBACK

Maquillage Flore Chandès

Maquillage SFX Christophe Calcus
Valérie Daures

Costumes Clara René

Décors Linda Yi

Montage image Ludovic Boukherma
Zoran Boukherma
Béatrice Herminie

Son Clément Badin
Rémi Chanaud
Lionel Guenoun